

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'échec

Antonio d'Alfonso

Volume 44, Number 4 (258), November 2002

Face au monde, figures du poète

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33016ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

d'Alfonso, A. (2002). L'échec. *Liberté*, 44(4), 109–117.

L'échec

Antonio D'Alfonso

Un quotidien de ce samedi matin annonce qu'un pays déclare la guerre à un groupe ethnique sur son territoire.

J'écoute *Blues pour Pablo* de Miles Davis, lui qui ne pouvait jamais entrer par la porte avant des bars où il jouait.

Le pain que j'ai consommé m'a laissé des ampoules dans la bouche ; il est clair que la farine utilisée pour faire ce pain n'est pas du blé entier à 100 %. Quelle cochonnerie y a-t-on mise ?

La cigarette que je fume contient de l'arsenic et de l'oxyde de carbone. Je devrais cesser de fumer si je veux vivre.

ooo

Le première phrase que j'ai écrite, en 1967, dans mon premier cahier de notes tout neuf, décrivait ma vision du monde que je ne saisisais pas.

Même le hurlement du jeune amour qui me tourmentait à l'époque était contre l'injustice de la société.

Écrire comporte toujours ce désir d'analyser, aussi faiblement que ce soit, l'univers politique et culturel qui m'a engendré. J'ai beau lire et raffoler des vers hermétiques des écrivains formalistes, lorsque je ferme le bouquin je sais toujours qu'il s'agissait, sauf pour les rares exceptions, d'un passe-temps d'aristocrate. Une expérience à la limite de l'onanisme qui exclut l'autre, finalement. Le plaisir est valable, apprécié, mais ma réaction générale reste mitigée. Le plaisir solitaire ne suffit pas, et le poème lui-même me paraît fade.

ooo

Le formalisme, pour utiliser ce mot à la mode, m'indiffère. Que ce formalisme soit, comme chez les francophones, déconstruction de la syntaxe, ou comme chez les anglophones et les italophones, un retour au classicisme, il n'est que l'expression d'une décadence littéraire, l'achèvement du savoir spécifique d'une culture ou d'une communauté intellectuelle en crise.

Le crépuscule d'un moment historique appelle nécessairement l'aube d'un nouveau moment historique.

ooo

Il me semble que l'écrivain n'a que trois voies à suivre :

1. il peut se cantonner dans ce déclin des goûts littéraires ;
2. il peut subvertir cette décadence pour semer les fruits de l'avenir ;
3. ne pouvant prendre aucune de ces deux voies, il invente sa voix personnelle, et travaille seul, en marge de toute communauté.

Plusieurs écrivains de la modernité s'insèrent dans la première catégorie. Ils veulent tout simplement soit revenir à un glorieux passé, peut-être même en pratiquant l'ironie, soit crier que la langue doit être défaite, bombardée, détruite.

Cet exercice littéraire me déplaît. Certes, je peux déguster des enjeux linguistiques, cependant, à toute fin pratique, ce ludisme m'exaspère. Je ne suis pas conservateur.

ooo

Les poètes de la deuxième catégorie sont certainement plus fascinants. Ils pointent vers l'ailleurs, indiquent où on peut creuser les balises de demain. L'obsession n'est pas le passé, l'écrivain dit qu'il est le point au bout de la phrase.

Nicole Brossard n'a fait que frôler le mouvement formaliste du premier type, pour ensuite plonger dans l'invention, d'une part, de l'écriture féministe et, d'autre part, inévitablement, dans la création de sa propre voix ; en d'autres termes, elle est essentiellement devenue une écrivaine de la troisième catégorie. En ce sens, Nicole Brossard demeure l'une des voix inoubliables du monde littéraire contemporain. Elle n'est pas la seule, bien sûr, mais elle est une

écrivaine sans genre et de tous genres, celle qui a fait le plus pour déraciner les monuments du passé afin de les planter dans un sol inconnu.

• • •

La troisième catégorie est composée d'écrivains possédant un style d'écriture qui leur est aussi personnel que leurs empreintes digitales. Ils se distinguent des écrivains de la deuxième catégorie par leur désintéressement total de l'avenir ; l'écrit est de tout temps, intemporel, sans géographie, à la limite de la linguistique, sans parti et de tout parti, comme le dirait Léo Ferré. Ce sont des écureuils qui rongent, çà et là, et font craquer la coquille des délices créatifs.

Patrick Straram n'était pas un formaliste, en aucun sens du terme. Il n'était pas non plus un précurseur. Il marchait seul sur le chemin qu'il avait creusé lui-même. Il est unique dans la littérature de langue française ; tout comme Claude Gauvreau. Mais il y a aussi le James Joyce de *Finnegans Wake*.

Le simple fait de mentionner ces trois noms dérange immédiatement. Notre esprit n'aime pas l'exception. On préfère la simplicité ; qu'est-ce que la simplicité ? Souvent la simplicité fait partie des styles inventés par les écrivains de cette catégorie de l'insolite.

Les grands écrivains, ce sont, pour reprendre une image baudelairienne, des albatros qui volent haut et que leurs ailes empêchent de marcher.

L'écrivain essentiel est celui qui dérange par son existence même.

ooo

Les trois types d'écrivains offrent la possibilité de devenir un écrivain essentiel : celui qui est appelé à se dissocier de la masse de ses pairs et qui pointe vers le changement l'est. Cette gageure pour le changement est foncièrement sociale et politique. Ce faisant, l'écrivain risque de perdre un peu de qualité, moins en raison de la valeur intrinsèque de son œuvre, qu'à cause du rapport que cette œuvre maintient avec la réalité proposée par la loi du marché.

ooo

Déparler signifie aussi dé-parler. Parler de travers, partager des idées qui déplaisent.

Ezra Pound et Louis-Ferdinand Céline sont horriblement intolérants vis-à-vis de certains groupes ethniques. Cette haine, aussi monstrueuse soit-elle, justifie-t-elle pour autant l'ostracisme ?

Qu'on le veuille ou non, l'écrivain du troisième type parle de son quotidien, et en parlant de cette vie de tous les jours, il révèle le fonctionnement de la société dans laquelle il vit.

La langue de l'écrivain provient de sa personne. La description de ce qu'il voit est automatiquement politique.

Comment pourrait-il, par son style, rester distant de ce qui se défait en lui ?

La personne est elle-même défaite, moins par un déplacement scabreux d'une éthique personnelle (ce qui est aussi une éventualité, heureuse ou non, mais cela importe peu) que par une inéluctable présence à la vie et au travail qu'elle s'est engagée à faire dans une grande solitude.

ooo

Ce n'est pas l'état de solitude attachée au travail qui sépare les écrivains d'une catégorie de l'autre, mais l'œuvre elle-même.

C'est une barbarie d'approcher la littérature en pseudo-scientifique. Pascal a émis la même critique quant aux mathématiques : travailler dans une tour d'ivoire te coupe des choses de la vie.

Pour les deux premières catégories, le quotidien se présente comme un fossile à analyser. Le problème ne se trouve pas dans l'analyse mais dans l'attitude de l'ouvrier de laboratoire.

Aujourd'hui, on dirait que seule la découverte la plus récente est primée. Cependant, la découverte n'est pas *l'être*. Découvrir signifie mettre des lunettes sur l'être, c'est une critique de la chose étudiée.

ooo

En ce moment, de nombreux artistes, dans tous les domaines des arts, vivent pour le spectacle. À lire les critiques des journaux, on croirait qu'il existe des génies gentils partout. Alors que ce qui compte, finalement, n'est pas le succès, mais le procès même de l'écriture.

À la limite, nous devrions porter plus d'attention aux échecs qu'aux succès. Là, au moins, nous rencontrons une personne qui a visé, serait-ce à côté de la cible. Je n'ai pas dit viser mal, cela mènerait directement à une discussion morale : qui a créé la cible, qui l'a placée sur le mur, qui seront les juges qui rendront leur verdict sur la qualité des résultats ? Ces questions soulèvent des considérations respectables, parce que pour y répondre il faut être honnête et montrer d'emblée son jeu. Seulement, cela irait à l'encontre des règles du jeu. Qui veut jouer suit les règles. Cela est indiscutable. Pour que le jeu soit pris au sérieux, il faut qu'il soit accepté par la société. Si la société refuse de jouer, le jeu perd de son importance.

Par exemple, un prix important donné en Australie n'a aucune résonance en Italie. Un prix important au Québec a peu de retentissement au Canada anglais. Cela veut dire que la littérature se rattache à quelque chose de domestique. On ne peut la transposer. On peut bien entendu traduire les mots mais on ne traduit jamais la culture d'origine où le texte est né.

Il subsiste un paradoxe dans cette pensée. Ce qui est domestique peut-il aussi être valable pour l'universel ? On ne répond plus à cette question, car on a choisi de traduire pour un milieu le succès d'un autre milieu. Pourtant, il

existe des écrits qui ne seront jamais des succès valant la peine d'être traduits. On ne les traduit pas parce qu'ils sont trop domestiques, nous rappelle-t-on. Là réside l'astuce.

Traduire un « échec » remettrait en question le succès du pays hôte. Il vaut donc mieux taire ce qui dérange. Je demeure convaincu, toutefois, que le temps arrangera les choses. Je suis optimiste à cet égard, puisqu'il y aura toujours un curieux qui ira débiller les boîtes empilées dans les sous-sols des voisins.

ooo

Je m'intéresse aux textes peu connus. J'en tire toujours quelque secret insoupçonné par la critique et les rois du marché littéraire. Les écrivains de la troisième catégorie sont ceux sur lesquels on fait silence. Ce sont des travailleurs solitaires aux mots singuliers. Voilà ce qui me rend heureux : cette voix distincte est le coffre à trésors que je cherche quand je lis. Elle donnera les fleurs que la graine de l'imaginaire promet.

ooo

Je ne crois plus aux guerres littéraires comme on les présente dans les revues anglophones du pays. Je me fous royalement de savoir si la rime ou la syllabe sont nécessaires à la poésie.

Je crois que les universitaires enseignent mal T. S. Eliot. Ils sont responsables de cette rage récente chez les poètes, voulant qu'un certain faire soit la seule façon d'écrire, à

l'exclusion des autres possibilités. Eliot était contre la tradition en tant que conservation, même s'il était étrangement conservateur dans ses textes.

Toute tradition est là pour être discutée et surpassée, non pas imitée. Comment voulez-vous parler du quotidien éclaté, comme le nôtre, quand vous l'enfermez dans les chemises de force du Moyen Âge ? Bien sûr cela est possible dans un laboratoire, mais pas dans la vie courante. Quand deux obus s'écrasent dans ta cuisine, ce n'est pas le temps de penser à la rime. Si la rime vient naturellement, d'accord, mais si la rime coûte la vie de tes enfants ou de ta mère, je préfère le bégaiement.